

Version

2 Femmes / 4 Hommes

(Existe aussi en : 5F/1H - 4F/2H - 3F/3H - 2F/4H - 1F/5H)

Vengeance avec préméditation

Une pièce d'Alexis BONDIS



Les droits d'auteur de ces textes sont protégés auprès de la SACD. Avant toute utilisation vous devez en demander l'autorisation auprès de la SACD, ou de l'auteur.

FICHE TECHNIQUE

DÉCOR

"Petit salon" d'un hôtel particulier Parisien.

COSTUMES

De nos jours.

SYNOPSIS

Quant le célèbre *Théâtre Métropole* à Paris recherche une pièce comique pour sa nouvelle création, c'est à Jean-François Bernay – illustre auteur – qu'il fait appel. Petite particularité de la commande ; le *Métropole* impose pour thème : la dépression. Une comédie avec pour sujet principal : la dépression ? Ça part mal ! Du côté de Jean-François c'est le néant. Inspiration zéro. Ludovic, son compagnon – qui n'est d'autre que premier ministre – va alors lui suggérer de fréquenter des dépressifs pour s'en inspirer. La bonne idée ! Grâce au forum *j'aienviedemesuicider.com*, Jean-François fait la connaissance de Caroline. Dépressive, certes ! Mais pas que... Nymphomane endiablée, désaxée ; il manquerait plus que cette Caroline soit une journaliste people faisant du chantage au couple...

Rôles	Nombre de répliques au I ^{er} acte	Nombre de répliques au II ^{eme} acte	Nombre total de répliques
JEAN-FRANÇOIS	107	57	164
MATTHIEU	73	50	123
GLADYS	51	34	85
SAMUEL	52	30	82
CAROLINE	31	41	72
LUDOVIC	23	39	62

JEAN-FRANÇOIS.

Célèbre auteur de théâtre en panne d'inspiration. Son passé d'homme malhonnête remonte à la surface.

MATTHIEU.

Ancien romancier gaffeur sur les bords, reconverti en organisateur de mariage. Il est l'ex-conjoint de Jean-François.

GLADYS.

Ancienne détenue en réinsertion. Elle s'improvise servante et découvre les bonnes manières avec stupéfaction.

SAMUEL.

Jardinier (incompétent) du couple.

CAROLINE.

Dépressive nymphomane.

LUDOVIC.

Premier ministre jaloux. Il est le conjoint de Jean-François.

ACTE I

Plein feu. On découvre un salon décoré avec goût. Desservi dans l'idéal par deux entrées : une pour "l'entrée", l'autre pour le "couloir". La pièce est meublée d'un canapé, d'un tabouret, d'une table-basse et d'un meuble-bas sur lequel est posé : un téléphone fixe, une cloche de table, un ouvre-lettres ainsi qu'un petit tas de courrier.

Ludovic – tirant une petite valise à roulettes –, et Jean-François entrent côté couloir.

J-FRANÇOIS. Tu as bien tout chéri ? Ton passeport tu l'as ?

LUDOVIC. Mais oui j'ai tout ! On a déjà vérifié trois fois.

J-FRANÇOIS. Tu es sûr que tu veux pas que je t'accompagne à l'aéroport ?

LUDOVIC. Oui, j'en suis sûr. J'ai appelé mon chauffeur. Et puis j'aime autant que tu t'avances sur ta pièce. Blaissac a encore téléphoné ce matin ; ils sont de plus en plus impatients. Il m'a même dit qu'ils étaient à deux doigts de passer commande à Vauthier. Tu serais obligé de rendre l'avance qu'ils t'ont filé.

J-FRANÇOIS. Vauthier ? Mais il écrit que des pièces contemporaines Vauthier.

LUDOVIC. Mets-toi à leur place. Les répétitions sont censées débiter en juillet, et tu leur as toujours rien présenté. Alors débrouille-toi comme tu peux, mais boucle cette pièce le plus rapidement possible. Du moins le premier acte, histoire de les faire patienter. Parce que je suis désolé de te dire ça, mais, même si je gagne plus que confortablement ma vie, il serait normal que tu participes un peu plus aux finances de notre ménage.

J-FRANÇOIS. Oui, merci de me rappeler que je suis une charge pour toi. Et puis ils me font marrer eux aussi avec leur commande... Ils me demandent d'écrire une pièce comique en moins de deux mois, avec pour sujet principal : la dépression. Faut avouer que ça part mal. J'aimerais t'y voir tiens.

LUDOVIC. Éh ? c'est pas moi l'auteur. Et puis je t'avais parlé d'une assos' dans le 18^e qui s'occupe de dépressifs. À tous les coups tu n'y es pas allé ? Je suis pourtant sûr que ça t'inspirerait. T'enfile un vieux jogging, tu y vas en traînant des pieds, l'air triste, et tu t'inventes un motif de dépression. Je suis certain qu'ils te feraient entrer dans le groupe.

J-FRANÇOIS. Détrompe-toi, j'y suis allé. Mais ils sont tellement débordés qu'il y a six mois d'attente. Paraît-il qu'il y a de plus en plus de dépressifs. À croire que c'est la maladie du siècle.

LUDOVIC. Ou c'est peut-être que les dépressifs se suicident moins qu'avant. Donc ils prolifèrent.

J-FRANÇOIS. Peut-être, oui. J'y avais pas pensé. Enfin toujours est-il que tout ça ne porte pas à rire. Alors va écrire une comédie avec ça...

LUDOVIC. Fais pour le mieux. Moi j'y vais, Fred doit m'attendre.

J-FRANÇOIS. Je t'accompagne jusqu'au portail.

LUDOVIC. Non ! Reste là, tu as du boulot. Allez, bisous. *(Il va pour sortir.)*

J-FRANÇOIS. Bon bah salut... Et n'embrasse pas ta mère pour moi !

LUDOVIC. Ça va de soi... *(Il sort.)*

J-FRANÇOIS. Si seulement elle pouvait clamser cette vieille carne. *(Il sort une bouteille de whisky du meuble-bas et s'en sert un verre.)* Ça ferait déjà un problème de réglé. C'est pas Dieu possible de vivre aussi longtemps. Quand on dit que les meilleurs partent en premiers : ça confirme la règle. Bon c'est pas le tout ; au boulot ! *(Il sort côté couloir avec son verre sans prendre le soin de remettre la bouteille de whisky à sa place.)*

Entre Gladys côté entrée. Elle porte un tablier de ménage et tient un balai à la main.

GLADYS. Comment ça se fait qu'il y a de la terre partout. *(Elle passe un coup de balai.)* Y en a encore un qui a été traîner ses pieds dans les parterres de fleurs, c'est pas possible. *(Regard circulaire.)* Oh et puis j'ai encore oublié la pelle à poussière. Oui bon bah éh... Hop ! *(Elle pousse les balayures sous le canapé.)* Y a que celui qui fait rien qui fait mal.

Entre Samuel côté entrée. Il est vêtu d'une cote de travail.

SAMUEL. Quelle chaleur. Ils ont vraiment aucun cœur pour me faire tondre la pelouse de ce temps-là. *(S'asseyant sur le canapé.)* J'arrête cinq minutes, on est pas aux pièces. *(Il pose ses pieds chaussés de chaussures de sécurité sur la table-basse.)* Pour une fois qu'on a pas les patrons sur le dos.

GLADYS. Non mais tu rigoles pas un peu ? Les souliers crasseux sur la table-basse... Tu peux respecter mon travail !

SAMUEL. Parce-que tu travailles toi maintenant ?

GLADYS. J'abats certainement plus de travail que toi à la fin de la journée mon p'tit gars.

SAMUEL. Rhrr, l'autre. Elle doute de rien. J'ai jamais vu pire feignasse que toi. C'est pas un poil que tu as dans la main mais une queue de vache.

GLADYS. Tu t'es vu ? Ça te va bien de me dire ça ; vautré dans le canapé alors que ça fait pas une heure que tu as pris ton service. On dirait une loque.

SAMUEL. Ouais ouais, arrête tu vas me faire culpabiliser. Et puis au lieu de me prendre la tête, tu ferais mieux de te rendre utile et d'aller me chercher une bière dans la cuisine.

GLADYS. *(Rire sarcastique.)* Moi ? Aller te chercher une bière, à toi ? Tu m'as pas regardé.

SAMUEL. Non j'évite, ça me donne de l'urticaire. Ou la nausée, dans le meilleur des cas. Puis arrête de discuter, c'est ton boulot de faire le service à ce que je sache. Alors grouille ! Éh ? et puis, bien fraîche la bière ! Ok Conchita ?

Gladys se place derrière le canapé, une main à chaque extrémité du manche à balai qu'elle place devant la gorge de Samuel pour tenter de l'étrangler.

GLADYS. C'est moi que tu appelles Conchita ?

SAMUEL. *(Il parvient à s'emparer du balai et se lève.)* Qu'est-ce qui lui arrive à la bonniche ? Elle cherche les ennuis ? Elle veut une correction, histoire de se faire remettre les idées en place ?

Ils tournent tous les deux autour du canapé.

GLADYS. Oh bravo ! S'en prendre à une femme, quel courage. Ça mériterait une médaille. Vas-y, savate-moi la tronche. Mais un conseil, me loupe pas ! Sans ça t'es mal.

SAMUEL. *(S'arrêtant.)* Nan bon, attends... On s'est peut-être emportés un peu vite. Faut pas m'en vouloir mais, je suis légèrement tendu en ce moment. On peut très bien en discuter tranquillement.

GLADYS. Bah alors ? Tu te dégonfles ? On joue les gros durs mais en réalité on a la trouille ?

SAMUEL. *(Hausant à nouveau le ton.)* Tu vois pas que j'essaie de prendre sur moi afin d'éviter un drame. Alors ferme-la pouffiasse !

GLADYS. Comment ça, pouffiasse ? T'as commencé un truc va jusqu'au bout. Monsieur menace de me frapper à coup de manche à balai et après il voudrait qu'on en parle tranquillement autour d'un verre. Voyez-vous ça.

SAMUEL. Mais tu sais que tu m'emmerdes à la fin, toi ? J'te signale que c'est toi qui as commencé en refusant d'aller me chercher une bière.

GLADYS. C'est pas spécifié dans mon contrat que je devais t'alimenter en boisson. J'ai suffisamment de travail comme ça.

SAMUEL. Deux trois coups de chiffon, un coup de balai et mademoiselle est débordée. Tu veux que je t'emmène dehors voir tout ce que j'ai à faire ?

Entre Jean-François côté couloir.

J-FRANÇOIS. Enfin qu'est-ce qu'il se passe ici ? Vous en faites un boucan du diable.

GLADYS. *(Surprise.)* Ah vous étiez là monsieur Bernay ?!

J-FRANÇOIS. Je suis ici chez-moi jusqu'à preuve du contraire.

SAMUEL. Pardonnez-nous, on pensait que vous étiez parti accompagner monsieur votre compagnon à l'aéroport.

J-FRANÇOIS. Parce-que si c'était le cas, ça vous autorisait à transformer mon salon en champ de foire ?

SAMUEL & GLADYS. Non, bien sûr.

J-FRANÇOIS. Bon, ça va pour cette fois. Remettez-vous au travail. Et que je ne sois pas obligé de revenir. Je suis dans la pièce d'à côté, je comprends même pas ce que j'écris.

GLADYS. Ah vous n'avez plus le syndrome de la page blanche, vous avez retrouvé l'inspiration ?

J-FRANÇOIS. Mêlez-vous de vos chiffons vous ! Je ne vous paie pas à me tenir la jambe. *(Il va pour sortir.)*

SAMUEL. Heu, Monsieur ? J'aimerais profiter que l'ambiance soit déjà mauvaise pour vous parler d'un sujet qui fâche...

J-FRANÇOIS. Vous au moins vous savez entamer une conversation fâcheuse...

SAMUEL. Merci Monsieur.

Jean-François et Gladys lèvent les yeux au plafond, déplorés.

J-FRANÇOIS. Bon, qui y a t-il ?

SAMUEL. Bah voilà... Je n'trouve pas équitable que Gladys ne s'occupe que de l'intérieur et moi que de l'extérieur. Surtout avec mes problèmes de dos... On pourrait très bien se relayer à tour de rôle, en mettant un calendrier en place. Pour vous ça changerait rien, le travail serait fait tout pareil.

GLADYS. Pour une fois je suis d'accord avec lui. Parce-que même s'il est bête à bouffer du foin, là il a pas tort. Ça serait pas mal de changer un peu de temps en temps. Et puis, ça lui montrerait que le travail en intérieur n'est pas aussi simple qu'il le pense.

J-FRANÇOIS. Tout ce que je demande c'est que le travail soit fait. Le reste je m'en fiche ! Mais par pitié, cessez vos chicaneries. Ça devient insupportable. La prochaine fois je ne prendrai pas la peine d'en discuter, ça sera la porte et pour tous les deux. *(À Gladys.)* Vous savez ce que ça signifierait pour vous Gladys ?

GLADYS. Oui Monsieur. Je file dehors continuer ce qu'a commencé Samuel.

J-FRANÇOIS. Parfait. Mais avant, dites-lui où vous en étiez dans votre ménage pour qu'il puisse vous remplacer.

GLADYS. *(Mauvaise.)* Je récurais les toilettes Monsieur.

SAMUEL. Quoi ? Tu passais le balai quand je suis arrivé.

GLADYS. Je venais à peine de finir. Mais j'avais l'intention de m'attaquer aux toilettes qui sont dans un état lamentable.

J-FRANÇOIS. Ne me dites pas qu'il y a un problème ? Vous avez entendu ce que je vous ai dit ?

GLADYS. Aucun problème Monsieur.

J-FRANÇOIS. Alors au travail ! *(Il sort côté couloir.)*

SAMUEL. Alors là, tu peux toujours te broser ma vieille. Les chiottes c'est pas mon rayon. Puisque c'est ça, j'aime autant retourner dehors. Avec un peu de chance je vais me faire un lumbago et j'aurai à nouveau deux semaines d'arrêt.

GLADYS. Bah voyons... Tu crois pas que le trou de la *Sécurité sociale* est assez profond comme ça ?! Faut que tu creuses encore. Et après ça c'est moi qu'on va traiter de feignasse.

SAMUEL. Épargne-moi ta morale s'il te plaît ! Logée, nourrie, blanchie et ça depuis trois ans au frais du contribuable...

GLADYS. Contre mon gré j'te signale.

SAMUEL. C'est le principe d'une incarcération.

La sonnette retentit.

Tiens, va donc ouvrir madame la taularde.

GLADYS. Parasite, détritrus ! *(Elle sort côté entrée.)*

SAMUEL. Lépreuse ! *(Il boit quelques gorgées de whisky directement au goulot de la bouteille.)* Pas mauvais du tout ce p'tit *Bourbon*. Y en a qui s'emmerde pas.

Entre Jean-François côté couloir. Samuel rebouche rapidement la bouteille de whisky et s'essuie les lèvres d'un passage d'avant-bras.

J-FRANÇOIS. Qu'est-ce que vous faites là vous ? On a sonné, vous n'allez pas ouvrir ?

SAMUEL. L'autre est partie voir. *(Il remet la bouteille dans le meuble-bas.)* Pendant ce temps-là je range la bouteille de whisky qu'elle a laissée traîner tout à l'heure en s'en servant un verre.

J-FRANÇOIS. Pour commencer, "l'autre", comme vous dites, s'appelle Gladys. De plus vous mentez. Très mal d'ailleurs. La bouteille c'est moi qui l'ai laissée là. Filez nettoyer les toilettes. Parce-que j'en viens, et le moins que l'on puisse dire, c'est que Gladys n'a rien exagéré en disant tout à l'heure qu'elles étaient dans un état lamentable.

SAMUEL. Sans vouloir vous commander, voyez plutôt ça avec elle. On a finalement décidé d'un commun accord qu'on ne changeait rien. Moi à l'entretien du parc. Et l'autre au récurage de WC. *(Il sort côté entrée.)*

J-FRANÇOIS. *(Ahuri.)* Mais ils vont me faire tourner chèvre ces deux-là.

Gladys réapparaît suivie de Matthieu. Ce dernier est en chaussettes.

GLADYS. C'est monsieur Vespan.

J-FRANÇOIS. Ah entre Matthieu.

GLADYS. J'me suis permise de lui demander qu'il retire ses pompes, comme elles m'avaient l'air d'une propreté douteuse.

MATTHIEU. Je persiste à dire que mes chaussures sont tout ce qu'il y a de plus propres !

GLADYS. Oui, ça c'est ce qu'on dit quand on a pas à se soucier du ménage. Mais moi j'ai pas l'intention de passer la serpillière tous les quarts d'heure.

J-FRANÇOIS. *(Sur les nerfs.)* Oui, ça va Gladys, ça va. Vous pouvez vous retirer.

GLADYS. À votre service Monsieur ! *(Elle récupère le balai et va pour sortir côté couloir.)*

Jean-François et Matthieu se font la bise.

J-FRANÇOIS. Pardon Matthieu. Elle est en formation et n'a pas encore connaissance des bonnes manières.

MATTHIEU. Y a pas de mal.

GLADYS. Si Monsieur a besoin, il sait où me trouver...

J-FRANÇOIS. Oui, merci Gladys !

MATTHIEU. Qu'est-ce que tu as de si urgent à me dire ?

GLADYS. Je serai dans la salle de bains...

J-FRANÇOIS. *(Faisant un effort surhumain pour rester calme.)* Merci Gladys !

MATTHIEU. Tu pouvais pas me le dire par téléphone ?

GLADYS. Je vais passer la serpillière. Vous n'avez pas besoin d'y aller ?

J-FRANÇOIS. *(Explosant.)* Mais vous allez nous foutre la paix, oui ?

GLADYS. Oh bah dis donc... Tu parles d'un caractère ! Et après ça on va dire que c'est moi qui n'ai pas connaissance des bonnes manières... *(Elle sort.)*

MATTHIEU. Bah, dis-moi ? Tu la sors d'où celle-là ?

J-FRANÇOIS. Oh m'en parle pas. C'est une taularde en réinsertion que j'ai eu la connerie d'accepter chez-moi. Et puis j'ai bien essayé de m'en débarrasser mais c'est pas simple. Personne n'en veut.

MATTHIEU. Quitte à la renvoyer en taule ?

J-FRANÇOIS. Non, même eux n'en veulent plus. Une fois qu'ils ont trouvé un pigeon qui accepte d'accueillir un de leurs pensionnaires, après ils ne sont pas chauds pour les récupérer.

MATTHIEU. *(Riant.)* Tu m'étonnes ! Bah te v'là bien avec ça.

J-FRANÇOIS. Si tu la veux c'est cadeau !

MATTHIEU. Merci. J'ai assez de ma femme à me prendre la tête.

J-FRANÇOIS. On a tous notre lot d'ennuis. *(Désignant le canapé.)* Tiens vas-y, installe-toi. *(Matthieu s'assoit. Jean-François enchaîne tout en servant deux verres de whisky. Il déguste le sien en faisant quelques pas au travers de la pièce.)* T'es vraiment un pote d'être venu aussi vite. Faut que tu me rendes un service... Tu sais que le *Théâtre Métropole* dans le 6^e m'a passé commande d'une pièce comique ayant pour thème : la dépression ?

MATTHIEU. Ah oui, tu m'en avais touché deux mots. Ça avance ?

J-FRANÇOIS. Non. C'est le néant, inspiration zéro...

MATTHIEU. Je vois pas en quoi je peux t'être utile. T'es bien placé pour savoir que les pièces de théâtre c'est pas mon fort. Je suis plus roman moi.

J-FRANÇOIS. Tu devrais quand même pouvoir m'aider. Pour trouver l'inspiration, Ludovic m'a suggéré de côtoyer des dépressifs. En naviguant sur internet, je suis tombé sur un forum : *j'aienviedemesuicider.com...*

MATTHIEU. *j'aienviedemesuicider.com* ? Oh bah dis-moi, c'est gai ça... Et c'est quoi l'intérêt de ce site ? Une corde offerte pour toute nouvelle adhésion ? Une réduction de la facture de gaz ? Ou peut-être qu'ils font des tutos expliquant comment réussir son suicide ?

J-FRANÇOIS. *(Il rit, mais se reprend rapidement par bonne conscience.)* Arrête, c'est pas drôle. Non, ça permet à des paumés d'échanger entre eux. En me faisant moi-même passer pour un dépressif, j'ai réussi à sympathiser avec une femme à qui j'ai proposé qu'on se rencontre pour l'étudier de plus près. Le problème c'est qu'elle a accepté...

MATTHIEU. En quoi c'est un problème ?

J-FRANÇOIS. Je lui ai raconté que si je l'invitais à venir ici, c'était uniquement pour lui proposer une sorte de thérapie de groupe à domicile, avec mon psy. Problème : j'ai pas de psy...

MATTHIEU. T'es complètement con... Pourquoi tu as inventé ça ?

J-FRANÇOIS. Je ne voulais pas qu'elle prenne mon invitation pour des avances. Parce-que j'ai bien peur qu'en plus d'être dépressive, elle est nymphomane. La preuve, c'est qu'au moment où je lui ai proposé de passer, elle m'a envoyé une photo de ses seins...

MATTHIEU. Ah... Et tu crois qu'il faut en déduire quelque chose ?

J-FRANÇOIS. Andouille ! Une femme qui montre ses seins à un homme c'est pas une invitation à faire du shopping.

MATTHIEU. Faut pas voir le mal partout tu sais. Regarde, moi une fois en rentrant chez-moi plus tôt que prévu, j'ai trouvé ma femme entièrement nue dans la baignoire avec un homme en slip dans la salle-de-bain... Sur le coup j'ai pensé que ma femme me trompait, j'étais même à deux doigts de casser la gueule au mec. Alors qu'en réalité, c'était tout simplement un plombier qui réparait le lavabo pendant que ma femme prenait son bain. Comme quoi nous les mecs, on voit vraiment le mal partout.

J-FRANÇOIS. *(Béat.)* Ah effectivement... Et le fait que le mec soit en slip ?

MATTHIEU. Ça c'est parce qu'en réparant le lavabo, un filet d'eau l'a aspergé. Donc il a été obligé de retirer ses habits pour les faire sécher.

J-FRANÇOIS. Bah voyons... C'est vrai que des fois on s'imagine de d'ces choses. Enfin là, toujours est-il que j'aimerais autant ne pas prendre de risque. Parce qu'avec ce genre de femme, quand tu commences à rentrer dans leur jeu, tu peux plus t'en débarrasser. Et puis avec Ludovic qui est jaloux comme une nichée de poux...

MATTHIEU. Oui mais alors attends... J'ai peur de comprendre. T'as pas dans l'intention de me demander de jouer les psychologues ?

J-FRANÇOIS. T'es la meilleure personne à qui je peux demander ça. Je suis sûr que tu seras lui poser les bonnes questions. Tu l'interroges rapidement sur sa vie, et hop : on la fout dehors. Et puis romancier ou psychologue c'est la même chose. Quand tu écris tes romans, tu es bien obligé d'analyser la psychologie de tes personnages.

MATTHIEU. Oui bah romancier, parlons-en... Y a déjà un moment que j'ai raccroché les stylos. Vu le peu de succès que j'avais.

J-FRANÇOIS. *(Surpris.)* Ah bon ? Mais tu fais quoi maintenant ?

MATTHIEU. *Wadding planner...*

J-FRANÇOIS. C'est quoi ça ? Une maladie ?

MATTHIEU. Pff, quel con ! Une maladie... L'anglais ça n'a jamais été ton fort. *Wadding planner* : j'organise des mariages de A à Z. J'ai toujours rêvé de faire ça !

La sonnette retentit. Gladys apparaît côté couloir, et se dirige en direction de l'entrée.

J-FRANÇOIS. Bah tiens à tous les coups c'est elle. Tu seras gentil de m'éviter un mariage avec une nymphomane. *(À Gladys.)* Gladys ? Je vous en prie, laissez entrer la femme qui sonne avec ses chaussures.

GLADYS. Pourquoi ? Elle a les panards qui sentent le fromage ?

J-FRANÇOIS. Je vous dispense de vos réflexions.

Gladys sort côté entrée.

MATTHIEU. Et Ludovic, il supporte une femme de ménage comme elle ? J'imagine qu'avec ses fonctions de premier ministre, il lui arrive d'accueillir ici des gens plus ou moins importants... Ça ne pose pas de problème ?

J-FRANÇOIS. Du tout ! Avec Ludovic le travail reste à *Matignon* et la vie privée à la maison. Il est superbe pour ça.

MATTHIEU. *(Désignant le côté entrée.)* Et il est au courant pour la michetonneuse ?

J-FRANÇOIS. T'es fou ! Va savoir ce qu'il serait capable de s'imaginer. En tout cas je compte sur toi ; il faut surtout pas que la "michetonneuse" – comme tu dis – sache que je suis auteur de théâtre, et donc qu'elle apprenne pourquoi je l'ai réellement faite venir. Je ne tiens pas à ce qu'elle me fasse un scandale ici.

MATTHIEU. Et qu'est-ce qu'elle fait dans la vie cette femme-là ?

J-FRANÇOIS. Euh... Journaliste pour un magazine people. Pourquoi ?

MATTHIEU. Oh dis donc, t'as le goût du risque toi. Faire venir une journaliste people chez-soi quand on a un mari premier ministre...

J-FRANÇOIS. Je suis pas fou ; je profite justement que Ludovic soit parti voir sa mère en Grèce pour la faire venir. *(Il regarde en direction de l'entrée.)* Tiens, chuuutt !

Entre Gladys côté entrée, suivie de Caroline.

GLADYS. Je me suis quand même permise de lui demander qu'elle retire ses grolles. Rassurez-vous, elle sent pas des pieds.

J-FRANÇOIS. Non mais c'est pas vrai. Dans quelle langue dois-je vous dire que ce sont des choses qui ne se font pas ?!

CAROLINE. Oh ne vous formalisez pas. Moi ça n'me dérange pas, au contraire, ça fait toute suite plus intime. *(Elle montre ses pieds. Aguicheuse.)*

J-FRANÇOIS. Justement ! *(À Gladys.)* Gladys, allez chercher les chaussures de mademoiselle en vitesse, s'il vous plaît.

GLADYS. Faut pas s'étonner que je retrouve de la terre derrière le fauteuil tous les quatre matins. *(Elle sort côté entrée.)*

MATTHIEU. D'un sens, c'est une chance pour elle que tu milites contre les violences faites aux femmes. Sans ça tu lui aurais peut-être déjà logé une paire de baffes...

J-FRANÇOIS. Y a des chances... Mais bon, comme je suis un militant convaincu je vais pas le faire. *(À Caroline. Il lui tend sa main droite.)* Alors comment allez-vous Caroline ?

CAROLINE. Oh bah on ne va pas se serrer la main comme un vieux couple divorcé. Soyons fous ; bisons-nous ! *(Elle embrasse sauvagement Jean-François sur les deux joues.)*

J-FRANÇOIS. *(Il s'écarte de Caroline.)* Oui, voilà ; c'est bien. C'est assez !

Gladys réapparaît avec les chaussures de Caroline.

GLADYS. Les chaussures de mademoiselle... *(Elle jette les chaussures aux pieds de Caroline sans aucune délicatesse.)* Si Monsieur a besoin, il sait où me trouver. *(Elle sort côté couloir.)*

CAROLINE. Ça serait bête de les remettre maintenant. *(Elle pousse les chaussures le long du mur.)* Je les remettrai en partant. *(Attrapant Matthieu par le col de sa chemise.)* Dans le coup on n'a pas fini les présentations...

J-FRANÇOIS. Exact ! Donc, Caroline ; Matthieu. Matthieu ; Caroline.

MATTHIEU. *(Il tend sa main droite à Caroline.)* Enchanté Caroline.

CAROLINE. *(Repoussant la main de Matthieu.)* Décidément, c'est une manie.

MATTHIEU. C'est que je suis un homme marié.

CAROLINE. Quel rapport ? *(Elle embrasse sauvagement Matthieu sur les deux joues.)* Et qu'est-ce que tu fais dans la vie toi ?

MATTHIEU. *(Troublé.)* Euh... Je suis *wadding planer* à mon compte.

Jean-François recouvre son visage de ses mains, indigné.

CAROLINE. Ah tu organises des mariages. C'est génial ça !

MATTHIEU. *(Prenant conscience de sa bourde.)* Oh heu, oui, merde. Trop tard !

CAROLINE. *(Elle pose une main sur le torse de Matthieu.)* Finalement, on est plus que prévu... *(À Jean-François.)* Tu m'avais caché ça p'tit cachottier. Mais ne t'excuse surtout pas, ça n'est pas pour me déplaire. Au contraire. Plus on est nombreux, moins c'est ennuyant. Et ton psy ? Il n'est pas là ?

J-FRANÇOIS. *(Embêté. Regard noir sur Matthieu.)* Je croyais que si, mais finalement non ! *(Il fait sonner la cloche de table.)* Gladys ?... Gladys, s'il vous plaît !

Gladys apparaît.

GLADYS. Monsieur me demande ?

J-FRANÇOIS. Oui Gladys. Soyez gentille d'accompagner mademoiselle au grand salon. Et de lui offrir le rafraîchissement de son choix. *(À Caroline.)* Je suis désolé Caroline, mais je viens de me rappeler que j'ai quelque chose à faire en rapport avec mon travail qui ne peut pas attendre.

CAROLINE. Aucun problème, je comprends. Et puis l'attente ça peut avoir du bon. Il faut savoir se faire désirer.

GLADYS. Monsieur a une inspiration soudaine, qu'il doit coucher sur le papier d'urgence de peur de l'oublier ?

J-FRANÇOIS. Ne vous mêlez surtout pas de ça, vous ! Contentez-vous de faire ce que je vous demande, ça sera suffisant.

CAROLINE. Je vais en profiter pour aller au petit coin moi.

GLADYS. Je viens de passer la javel donc ça va attendre.

J-FRANÇOIS. Emmenez-la à l'étage.

GLADYS. Bien Monsieur.

Sortent côté couloir : Caroline suivie de Gladys.

MATTHIEU. Je retire ce que j'ai dit tout à l'heure. C'est une vraie cinglée cette nana-là. Après ce que je viens de voir, je veux bien croire qu'un homme puisse se faire violer par une femme. On a intérêt de rester sur nos gardes !

J-FRANÇOIS. *(Il attrape le téléphone fixe.)* En tout cas toi je te félicite pas ! J'ai l'air malin, moi, maintenant. *(Il compose un numéro.)*

MATTHIEU. Oui bon bah j'ai fait une boulette, j'ai fait une boulette. Elle m'a troublé si tu veux savoir. Elle t'a pas troublé toi peut-être ? Ah non, c'est vrai que c'est pas ton style à toi...

J-FRANÇOIS. Allô Samuel, c'est monsieur Bernay. Rejoignez-moi dans le petit salon d'urgence... Comment ça vous ne connaissez pas de monsieur Bernay, abruti ?! C'est moi, Jean-François Bernay. Votre patron. Celui qui va vous flanquer à la porte si vous ne rappliquez pas dans la minute qui suit. *(Il raccroche.)* Rhrr, il n'est pas fin non-plus celui-là. Il n'a pas inventé la poudre.

MATTHIEU. D'un sens, ça a un côté rassurant. Qu'est-ce que tu comptes faire du coup ?

J-FRANÇOIS. Je compte faire avec les moyens du bord, tiens malin !

Samuel entre côté entrée en furie. Il est toujours vêtu de sa cotte de travail et tient une hachette à la main.

SAMUEL. *(Essoufflé.)* Monsieur a besoin de mes services ?

J-FRANÇOIS. Oui. Par défaut de pouvoir faire autrement. Donc écoutez-moi bien Samuel... Ne cherchez surtout pas à comprendre tout ce que je vais vous dire, vous n'y parviendrez pas ! Y a une femme dans le grand salon qui est venue consulter un psy ; seulement, comme vous pouvez le constater, il n'y a pas de psy ici...

SAMUEL. Alors pourquoi cette femme est venue ici consulter un psy s'il n'y a pas de psy ?

MATTHIEU. On vient de vous dire de ne pas chercher à comprendre puisque vous n'y parviendriez pas.

SAMUEL. D'accord !

J-FRANÇOIS. Bref ! Si cette femme vient voir un psy c'est qu'elle a un problème psychique à résoudre... Jusque-là vous comprenez ?

SAMUEL. Non...

J-FRANÇOIS. Comment ça, "non" ?

SAMUEL. Vous m'avez dit que je devais pas chercher à comprendre.

MATTHIEU & J-FRANÇOIS. *(Ils se tiennent la tête.)* Oh làlàlà làlà...

J-FRANÇOIS. Mais essayez au moins de comprendre le minimum. Bon, je reprends. Comme la femme en question est fragile sur le plan émotif, nous devons absolument lui éviter toute contrariété. Donc puisqu'elle est venue ici dans le but de consulter un psy...

SAMUEL. Mais il n'y a toujours pas de psy ici ?!

MATTHIEU. *(Agacé.)* Mais on vous dit de ne pas chercher à comprendre cette partie-là de l'histoire. *(À Jean-François.)* Nan bon écoute Jean-François, je suis pas sûr que ce soit une bonne idée.

J-FRANÇOIS. T'as raison ! Ça va faire que d'empirer la situation. J'espère juste qu'on va pouvoir se débarrasser de l'autre obsédée sans histoire.

MATTHIEU. Y a pas d'autre solution de toute manière. Elle sait que moi je ne suis pas psy. Toi, t'es censé être un dépressif. *(Designant Samuel.)* Et lui, on va rien pouvoir en tirer...

SAMUEL. En fait, si j'ai bien tout compris ; *(D'un bloc.)* pour ne pas faire de peine à la femme venue ici consulter un psy qui n'est pas ici, vous me demandez de me faire passer pour un psy puisque je suis ici, alors que le psy que la femme est venue consulter ici n'est pas là...

Matthieu et Jean-François se regardent médusés, la bouche entrouverte.

MATTHIEU. Ça a été long mais je crois qu'il a compris.

J-FRANÇOIS. Tu crois que ça peut marcher ?

SAMUEL. Bien sûr que ça va marcher ! Je suis chaud. Quand est-ce qu'on commence ?

MATTHIEU. Maintenant ! Plus vite on commencera, plus vite ça sera réglé.

J-FRANÇOIS. *(Sceptique.)* Bon... J'espère qu'il sait ce qu'il fait ! Mais d'abord, faut qu'il se change.

SAMUEL. *(Il met la hachette en évidence.)* Pourquoi ? Je fais pas psy comme ça ?

J-FRANÇOIS. Non ça fait pas psy là, ça fait psychopathe. Filez à l'atelier vous changer. Et surtout, débarrassez-vous de cette hachette. D'ailleurs, qu'est-ce que vous fabriquez encore avec cet outil ?

SAMUEL. Je taillais vos rosiers.

MATTHIEU. *(Étonné.)* Avec une hachette ?

J-FRANÇOIS. Oh non c'est pas vrai ! Ma roseraie... Combien de fois vais-je devoir me répéter ? Pour l'amour de Dieu, cessez de tailler mes arbres et arbustes à la hachette. Vous m'avez déjà massacré mon pied de kiwi et mon rhodo' du Canada...

MATTHIEU. Vous réglerez ça plus tard. *(À Samuel.)* Dépêchez-vous Samuel !

SAMUEL. J'arrive tout de suite. *(Il sort côté entrée. Off.)* Ah bonjour monsieur Mangin.

Entre Ludovic. Il tire toujours sa petite valise à roulettes.

J-FRANÇOIS. *(Surpris.)* Tu n'es pas allé voir ta mère ?

LUDOVIC. Non, c'est une catastrophe...

J-FRANÇOIS. Oh mon Dieu... Me dis rien : ta mère est guérie, elle sort de l'hôpital ?

LUDOVIC. Mais non... Ça, ça serait une bonne nouvelle ça. Non, c'est qu'avec leur fichue grève, mon vol a été annulé. *(À Matthieu.)* Bonjour Monsieur.

MATTHIEU. *(Il tend sa main droite à Ludovic, mais ce dernier l'ignore.)* Bonjour.

LUDOVIC. *(À Jean-François. Jaloux.)* Tu peux m'expliquer ?

J-FRANÇOIS. Oui, bien sûr. Ne sois pas jaloux, tu n'as aucune raison de l'être. Monsieur est un ancien romancier, venu me rendre un service suite à...

MATTHIEU. *(Le coupe.)* ...Matthieu Vespan. Je suis l'ex de Jean-François.

LUDOVIC. Pardon ?

J-FRANÇOIS. *(Après avoir accusé le coup.)* Ludovic, je t'ai dit que tu n'avais aucune raison d'être inquiet. Certes Matthieu est mon ex, mais aujourd'hui il s'est rabattu sur les femmes. Alors tu vois ; t'as rien à craindre. Quant à sa présence ici, je t'ai dit que je pouvais t'expliquer, mais laisse-m'en le temps...

LUDOVIC. J'ai justement pas le temps de t'écouter. Moi qui me faisais une joie de quitter le pays pour souffler deux minutes, c'est loupé. J'ai reçu un coup de téléphone, on me demande d'urgence à l'Élysée. Je suis simplement passé récupérer une clé USB. Mais crois-moi, j'ai pas l'intention d'en rester là. On va en reparler. *(Il sort côté couloir.)*

J-FRANÇOIS. Mais qu'est-ce que tu as été raconter à Ludo' que tu étais mon ex ? Je t'ai dit qu'il était jaloux comme c'est pas permis.

MATTHIEU. Mais c'est la vérité...

J-FRANÇOIS. *(Nié.)* Hun c'est la vérité... Parce que si tu étais resté mon amant tu lui aurais dit ?

MATTHIEU. Pourquoi je lui aurais dit ça, c'est faux ?! D'un sens heureusement ! Faut avoir les nerfs solides pour tromper son conjoint. J'imagine pas si ma femme apprenait un truc pareil. *(Voyant la tête que tire Jean-François.)* Qu'est-ce qu'il y a ? Ça va pas ?

J-FRANÇOIS. *(Faux jeton.)* Oh si si, ça va super bien... Je suis juste en train de me souvenir pourquoi on s'était séparé à l'époque.

Ludovic réapparaît. Il n'a plus sa valise à roulettes. (Facultatif : Il peut tenir une clé USB dans sa main.) Entre également Samuel côté entrée. Il s'est changé et porte désormais ses habits du quotidien.

LUDOVIC. Je file. T'as intérêt d'avoir une explication qui tienne la route à mon retour. *(Il va pour sortir côté entrée.)*

SAMUEL. Vous repartez déjà monsieur Mangin ?

LUDOVIC. On vous a sonné vous ? *(Il sort.)*

SAMUEL. Ça c'est une façon plus polie de dire : mêle-toi de ton derrière.

J-FRANÇOIS. Rhrr làlà, j'ai pas fini d'en entendre causer. *(À Matthieu.)* Merci hein.

MATTHIEU. Je suis désolé. Sincèrement. Je vais me racheter, tu vas voir. Ton jardinier du dimanche est revenu, on va pouvoir s'occuper de l'autre obsédée.

J-FRANÇOIS. *(Réfléchissant.)* Bon... *(À Samuel.)* Samuel, allez dire à Gladys qu'elle dise à la femme qui attend dans le grand salon que le psy est arrivé.

SAMUEL. Ah bon finalement il est venu le psy ?

MATTHIEU. Non mais c'est vous le psy !

SAMUEL. Moi ? *(Se rappelant.)* Ah mais oui c'est vrai.

J-FRANÇOIS. Bon bah maintenant allez dire à Gladys qu'elle dise à la femme qui attend dans le grand salon que le psy est arrivé.

SAMUEL. *(Récitant. À Jean-François.)* Gladys faut que tu dises à la femme qui attend dans le grand salon que le psy est arrivé.

J-FRANÇOIS. Non mais le dites pas à moi. C'est à Gladys qu'il faut aller le dire.

SAMUEL. Ah ok ! Je comprenais pas pourquoi je devais vous appeler Gladys. J'y vais. *(Il sort côté couloir.)*

J-FRANÇOIS. Non laisse tomber ça va pas marcher, c'est pas possible. Il est trop con. On va la mettre à la porte, un point c'est tout. Je suis chez-moi après tout.

MATTHIEU. Si on la met à la porte comme une malpropre elle va te créer des ennuis à coup sûr. Elle est venue consulter un psy, alors elle va consulter un psy. Et ensuite elle partira gentiment, sans faire d'histoire. Parce que quand on a un mari premier ministre comme toi, on peut pas prendre le risque d'un scandale.

J-FRANÇOIS. Tu as sûrement raison.

Entre Samuel côté couloir.

SAMUEL. Gladys est en train de faire la commission. Rhrr, j'ai un de d'ces tracs... Je voudrais tellement ne pas vous décevoir monsieur Bernay.

J-FRANÇOIS. Si déjà vous pouviez ne pas faire de gaffe ; je vous en serai pas mal reconnaissant.

MATTHIEU. Par contre attendez... *(Designant Samuel.)* Comment on va l'appeler ?

J-FRANÇOIS. Il garde son nom et son prénom. On va pas compliquer l'histoire plus qu'elle ne l'est déjà. Il a déjà du mal à se souvenir qu'il doit se faire passer pour un psy.

MATTHIEU. *(À Samuel.)* Comment vous appelez-vous mon vieux ?

SAMUEL. Samuel Lamoureux.

MATTHIEU. Samuel Lamoureux ? *(À Jean-François.)* Ah non là Jean-François ça va pas. "Lamoureux", ça pourrait exciter d'avantage la nymphomane. On peut pas prendre le risque.

J-FRANÇOIS. Oui non, t'as pas tort. On n'a qu'à dire qu'il s'appelle... Lefebvre, tiens. Samuel Lefebvre, ça sonne bien et c'est facile à se souvenir.

MATTHIEU. Oui, c'est nickel. *(À Samuel.)* N'oubliez pas. Vous vous appelez : Samuel Lefebvre. Ok ?

SAMUEL. Oui, Samuel Lefebvreok, c'est bon j'ai retenu.

Entrent côté couloir : Gladys suivie de Caroline.

GLADYS. Je vous ramène la demoiselle...

J-FRANÇOIS. Parfait Gladys !

GLADYS. Comme Samuel m'a dit que le psy était arrivé... Mais à ce que je vois il n'est pas là ?

J-FRANÇOIS. *(Il se force à rire.)* Ahah ! Gladys... Toujours le mot pour rire. *(À Gladys. Discrètement.)* Foutez-moi le camp !

Gladys sort en marmonnant.

MATTHIEU. Caroline, laissez-moi vous présenter le plus grand psychologue de Paris...

CAROLINE. Hum, bel homme...

SAMUEL. Samuel Lefebvreok, enchanté. *(À Matthieu et Jean-François.)* Voyez, je me suis pas trompé...

CAROLINE. Moi c'est Caroline, mais tout le monde m'appelle Caro. *(Elle embrasse sauvagement Samuel sur les deux joues. Ce dernier semble en prendre un certain plaisir.)* Alors on est au complet ? On va pouvoir commencer ? *(Elle enlève son gilet et le jette.)* J'enlève ça, j'ai déjà chaud.

Tout le long des répliques suivantes, Matthieu et Jean-François ne cessent de se lancer des regards angoissés, craignant le pire.

J-FRANÇOIS. Ah... *(Designant le canapé.)* Éh bien installez-vous. Nous allons boire quelque-chose de rafraîchissant. J'ai justement de la bière belge au frais... Qu'en dites-vous ?

Caroline s'assoit sur le canapé entre Matthieu et Samuel. Jean-François s'assoit lui, sur le tabouret.

CAROLINE. Oh volontiers, je ne dis pas non. L'alcool m'aide à me sentir à l'aise et à lâcher prise.

J-FRANÇOIS. *(Après un temps.)* ...En même temps, je suis en train de me souvenir qu'il me reste de la citronnade à finir. Ça serait bête de la perdre...

MATTHIEU. Ah oui, de la citronnade c'est parfait.

J-FRANÇOIS. Alors on dit, quatre citronnades ?

SAMUEL. Tout de suite, Monsieur ! *(Il se lève sans réfléchir et sort côté couloir.)*

Matthieu et Jean-François se passent une main sur le visage, dépités.

CAROLINE. Pourquoi vous laissez votre psy s'en occuper alors que vous avez une servante ? Du coup on va devoir l'attendre pour commencer.

J-FRANÇOIS. Oh il ne peut pas s'empêcher de rendre service. Et puis vous savez, Samuel est mon psy, certes ! Mais c'est aussi un vieil ami. Il connaît la maison comme sa poche.

CAROLINE. Pourquoi il t'appelle Monsieur, alors ? Si c'est un vieil ami...

MATTHIEU. C'est une sorte de surnom qu'on se donne entre amis. Vous comprenez ?

CAROLINE. Ah ok ! (*À Jean-François.*) En parlant de surnom, c'est étrange que tu aies mis ton vrai prénom sur *j'aienviedemesuicider.com*, Jean-François. C'est pas très original. En général on met plutôt un pseudonyme.

MATTHIEU. Parce que c'est quoi votre pseudonyme à vous sur *j'aienviedemesuicider.com* ?

CAROLINE. *Aufonddutrou...*

MATTHIEU. *Aufonddutrou* ? Ça a plusieurs significations, ou c'est sans arrière pensée ?

J-FRANÇOIS. Matthieu, s'il te plaît !

MATTHIEU. Oui, pardon !

J-FRANÇOIS. Bon et puis qu'est-ce qu'il fabrique l'autre ?!

CAROLINE. On va être obligé de commencer sans lui. Ça va le faire venir.

Entre Samuel. Il porte un plateau contenant un pichet de citronnade et une grande bouteille de bière en 75cl, donc le contenu peut être représenté par de la bière sans alcool.

SAMUEL. (*Il pose le plateau sur la table-basse.*) Je me suis quand même permis d'ouvrir votre grande bouteille de bière belge, Monsieur. Parce que personnellement, je ne suis pas un fan de citronnade. Mince, j'ai oublié les verres... (*Il va pour ressortir.*)

J-FRANÇOIS. (*Sur les nerfs.*) Asseyez-vous, Samuel ! (*Il s'empare de la cloche de table et sonne.*)

MATTHIEU. Bon alors... Par quoi voulez-vous qu'on commence mon cher Samuel ?

SAMUEL. (*Dans un soupir.*) Oh bah moi...

MATTHIEU. (*Le coupe.*) Peut-être pourrait-on chacun notre tour exposer nos problèmes. À commencer pas vous Caroline ; parce que j'avoue que vous m'intriguez. À vous voir, on a du mal à penser que vous soyez dépressive...

CAROLINE. Il y a plusieurs styles de dépression. Pour ma part, ça se présente plutôt sous forme de pulsions. À chaque contrariété, je ressens l'envie inéluctable de me suicider.

J-FRANÇOIS. Jusqu'à présent vous n'avez pas dû beaucoup être contrariée...

CAROLINE. Détrompe-toi mon chou, ça m'arrive en moyenne deux à trois fois par semaine. Des fois plus...

SAMUEL. Bah c'est que vous n'êtes pas douée. Ou alors c'est un manque de volonté.

CAROLINE. (*À Matthieu et Jean-François.*) Vous êtes sûr qu'il est psy votre ami ? C'est la première fois qu'on me reproche d'être encore en vie.

MATTHIEU. Samuel marche en dehors des sentiers battus. Il a sa propre analyse. Une méthode qui a déjà à plusieurs reprises fait ses preuves. Vous pouvez lui faire confiance.

Entre Gladys côté couloir.

GLADYS. Monsieur me demande ?

J-FRANÇOIS. Oui Gladys. Apportez-nous quatre verres s'il vous plaît.

GLADYS. *(Désignant Samuel.)* Bah il peut pas y aller lui ? Moi je suis déjà occupée !

J-FRANÇOIS. Gladys, ne discutez pas, c'est un ordre.

GLADYS. Un ordre, un ordre... Moi c'que je vois, c'est qu'on est pas tous logés à la même enseigne. On m'invite pas à trinquer moi. *(Elle ressort.)*

J-FRANÇOIS. Voyez Samuel, à trop être serviable, vous avez habitué Gladys à ne plus pouvoir se passer de vos services.

SAMUEL. Depuis le temps que je me tue à dire que j'en fais plus qu'elle... Mais rassurez-vous, j'ai bien dans l'intention de ralentir le pas.

J-FRANÇOIS. Oui euh, ça, on en reparlera.

MATTHIEU. Pour reprendre là où nous en étions, je crois surtout que Samuel s'étonnait que vous ayez pu réchapper à d'aussi nombreuses tentatives de suicide.

CAROLINE. C'est quelque chose que j'ai du mal à expliquer ; c'est comme si une force surnaturelle s'obstinait à faire avorter toutes mes tentatives de suicide. Tenez, pas plus tard qu'hier, j'ai encore été sauvée *in extremis* d'une mort certaine. Par un prêtre cette fois-ci...

MATTHIEU. Un prêtre ?

CAROLINE. Oui. En passant devant une église, je me suis mise dans la tête d'aller bloquer ma respiration dans le bénitier. Mais encore une fois, mes intentions ont été réduites à néant à cause de ce prêtre.

SAMUEL. *(Il explose de rire.)* Dans un bénitier... Mais quelle conne ! *(Il rit à tomber de sa chaise.)*

CAROLINE. *(Elle se lève brusquement pour saisir l'ouvre-lettres sur le meuble-bas. Tendue.)* Écoutez, je sais pas si les méthodes de ce psy ont fait leurs preuves, mais moi je me sens offensée à chaque fois qu'il ouvre la bouche. *(Elle place la pointe de l'ouvre-lettres sous son menton. Au bord des larmes.)* Et ça, ça me contrarie énormément !

Matthieu et Jean-François se lèvent inquiets. Samuel, lui, en profite pour goûter la bière Belge directement au goulot de la bouteille.

J-FRANÇOIS. Caroline, ne faites pas de bêtise. Reposez cet ouvre-lettres.

MATTHIEU. Il est vrai que ses méthodes peuvent paraître surprenantes à premier abord, mais en réalité, si Samuel rit, c'est une manière de dédramatiser la situation dans laquelle vous vous trouvez. Ayez confiance !

Gladys revient avec quatre verres. Elle les pose sur la table-basse.

GLADYS. *(Voyant Caroline.)* Bah qu'est-ce qu'elle nous invente celle-là ? *(Elle arrache l'ouvre-lettres des mains de Caroline.)* Donnez-moi ça ! Je tiens pas à retrouver du sang partout. Ça tache le sang.

J-FRANÇOIS. Merci Gladys. Emmenez cet ouvre-lettres loin d'ici s'il vous plaît.

GLADYS. Venir chez les gens pour se suicider... J'ai encore jamais vu ça !

J-FRANÇOIS. Oui, merci Gladys !

GLADYS. Parce qu'en plus faut que je mette la sourdine. C'est quand même moi qui fais le ménage ici. *(Elle ressort avec l'ouvre-lettres.)*

SAMUEL. À l'entendre, c'est elle qui est la plus débordée de travail... *(Il se sert un verre de bière.)*

MATTHIEU. *(Il prend Caroline par les épaules.)* Tenez, venez vous asseoir. On va boire un coup.

Tous se rassient

En tout cas, vous n'avez rien exagéré en disant tout à l'heure qu'il y a toujours quelqu'un ou quelque-chose qui est là pour vous éviter le pire. Cette fois-ci, c'était Gladys.

CAROLINE. Oui, c'est à chaque fois la même chose. Par exemple y a deux semaines, j'ai eu l'envie soudaine de mettre mes doigts dans une prise de courant. Le temps de me mettre les pieds dans une bassine de flotte – pour être sûre de ne pas me louper – un orage a fait sauter le disjoncteur. Ce qui fait qu'encore une fois, mes plans suicidaires sont tombés à l'eau.

J-FRANÇOIS. On peut dire en quelque sorte que dans votre malheur vous avez de la chance...

CAROLINE. Oui, en quelque sorte... Enfin, on ne va pas passer tout l'après-midi à parler de mes problèmes. C'est encore plus déprimant. Je connais ce genre de situation par cœur. Personne n'ose faire le premier pas, et parle pour retarder le moment au plus possible. C'est pourquoi je vais vous faciliter le travail en commençant la première...

MATTHIEU. Où vous voulez-vous en venir ?

CAROLINE. À ça... *(Elle s'assoit sur les genoux de Jean-François, dos à la porte d'entrée et l'enlace.)*

Ludovic apparaît côté entrée. Il reste dans un premier temps au pied de la porte, béat. Jean-François de son côté tente de se sortir des bras de Caroline, en vain.

SAMUEL. *(Hilare.)* Heureusement que monsieur Mangin n'est pas là. Jaloux comme il est, il serait fou !

MATTHIEU. *(Ne sachant que faire.)* Enfin Caroline, soyez raisonnable. Vous allez l'étouffer.

LUDOVIC. *(Ne tenant plus.)* Enlève-toi de là espèce de débauchée ! *(Il attrape Caroline par un bras et la sépare brusquement de Jean-François.)* Salaud ! *(Il gifle Jean-François.)*

J-FRANÇOIS. *(Épouvanté en voyant Ludovic.)* Oh Ludovic... C'est pas du tout ce que tu crois !

LUDOVIC. Tu te fous de moi ? J'te prends la main dans le sac et tu trouves encore le moyen de démentir ?

CAROLINE. C'est moi le sac ? Non mais pour qui il se prend celui-là ? *(Elle reconnaît Ludovic.)* Ça alors, mais je vous reconnais. Vous êtes le premier ministre...

LUDOVIC. Qu'est-ce que ça peut lui fiche à elle ?! Retourne dans ton bois faire le tapin toi. Et estime toi heureuse d'être une femme, sans ça t'aurais pris une de ces raclées que tu n'aurais pas oublié de si tôt !

CAROLINE. Oh mais te gêne pas mon grand. J'ai pas peur de me battre moi. Tout ministre que tu es. *(Provocatrice.)* Vas-y viens, je t'attends.

SAMUEL. *(Penaud.)* Je suis en train de me souvenir qu'il me reste du travail dehors, moi... *(Il sort précipitamment côté entrée.)*

LUDOVIC. Tu l'auras voulu ! *(Il redresse ses manches.)*

MATTHIEU. *(Il attrape Caroline par les épaules.)* Enfin c'est ridicule. Vous n'allez pas vous battre comme des chiffonniers... *(À Ludovic.)* Monsieur Mangin je reconnais que les apparences peuvent paraître graveleuses. Mais je vous jure que c'est un énorme malentendu ! Laissez le temps à Jean-François de vous expliquer la réalité de la situation.

J-FRANÇOIS. Laisse Matthieu ! Monsieur le premier ministre est bien trop jaloux pour comprendre. *(Il sort vexé côté couloir.)*

LUDOVIC. Jean-François, viens ici ! Tu n'vas pas t'en sortir comme ça. *(Il sort côté couloir.)*

CAROLINE. Enfin qu'est-ce que c'est que cette scène ? Ne me dites pas que Jean-François est en couple avec ce politicard corrompu jusqu'à la moelle ?

MATTHIEU. Éh si ! Il est bien là le problème. Écoutez Caroline, le mieux pour vous, c'est que vous rentriez chez-vous.

Gladys rentre côté couloir.

GLADYS. Dis donc ça chauffe à côté... *(À Caroline.)* C'est vous qui avez mis les patrons dans cet état là ?

CAROLINE. J'y peux rien moi. Je pouvais pas deviner que Jean-François était en couple. Et encore moins avec l'autre escroc. Et puis d'ailleurs, être en couple ne veut pas dire qu'on appartient à une seule personne. C'est ridicule. C'est pas une prison le couple !

GLADYS. *(Vexée.)* Mais c'est qu'elle se croit mieux que tout le monde celle-là... *(Allant se servir un verre de bière.)* Y a pas de honte à aller en prison.

MATTHIEU. Sujet épineux... *(À Caroline.)* Vous savez Caroline, tout le monde n'a pas cette façon de voir les choses.

CAROLINE. C'est malheureux ; on n'a qu'une vie. C'est bête de la gâcher avec des principes de mariage datant de Jérusalem...

MATTHIEU. *Mathusalem* ! On dit : datant de *Mathusalem*...

CAROLINE. Oui si tu veux... *(Passant une main sur le torse de Matthieu.)* Mais après tout, on peut très bien se passer d'eux, non ? *(À Gladys.)* N'est-ce pas Gladys ? *(Elle s'approche dangereusement de Gladys, et va pour l'enlacer.)*

GLADYS. *(Elle gifle sans délicatesse Caroline.)* Éh ben en voilà des manières...

CAROLINE. *(Au bord des larmes.)* Ah cette fois j'en ai assez de cette maison de fous. Adieu ! *(Elle récupère ses chaussures, son gilet puis sort précipitamment côté entrée.)*

MATTHIEU. Ça alors... Si j'avais su qu'il suffisait simplement d'une baffe pour qu'elle s'en aille sans faire d'histoire... Merci Gladys !

GLADYS. Oh j'ai pas de mérite, j'adore ça moi, coller des baffes.

Entre Ludovic suivi de Jean-François côté couloir.

LUDOVIC. Où elle est l'autre allumeuse ?

MATTHIEU. Partie ! Gladys lui a gentiment fait comprendre que c'était ce qu'elle avait de mieux à faire.

GLADYS. Ça m'a fait plaisir je vous dis.

LUDOVIC. Bon, tant mieux... *(À Jean-François.)* Encore désolé Jean-François de t'avoir accusé à tort. En revanche, je n'arrive toujours pas à comprendre ce que ton ex fait ici ? Tu peux m'expliquer ?

J-FRANÇOIS. Bien sûr ! Je t'ai dit que je pouvais tout t'expliquer...

MATTHIEU. Écoutez monsieur Mangin, pour ne rien vous cacher ; je suis *wadding planner*, et...

LUDOVIC. *(Le coupe.)* *Wadding planner ?* *(Au comble de la joie.)* Oh j'ai compris... *(À Jean-François.)* C'est pour ça que tu profitais que je ne sois pas là pour le faire venir. Tu voulais nous préparer un mariage en cachette ?! Oh je suis tellement désolé d'avoir gâché ta surprise... *(Il sert Jean-François dans ses bras, dos au public.)*

Jean-François se force à rire tout en fusillant Matthieu du regard. Ce dernier essaie de se décharger toute responsabilité par des gestes catastrophés.

Oh je suis si heureux, Jean-François.

J-FRANÇOIS. *(Horrifié.)* Ah oui, ça pour être une surprise, c'est une surprise...

GLADYS. Une nouvelle comme celle-là, ça s'arrose ! Je cours à la cave chercher une bouteille de champagne. *(Elle sort précipitamment côté couloir.)*

Noir.

RIDEAU

ACTE II

Vous venez de découvrir le premier acte de "Vengeance avec préméditation". Si cette pièce semble correspondre à vos attentes et que vous souhaitez découvrir la deuxième partie, n'hésitez pas à me contacter. Vous trouverez mes

coordonnées ci-dessous. Je vous répondrez alors avec plaisir et ça, dans les plus brefs délais.

- Tous droits réservés -

Les droits d'auteur de ces textes sont protégés auprès de la SACD.

Avant toute utilisation, vous devez en demander l'autorisation auprès de la SACD ou de l'auteur.

CONTACT AUTEUR

Alexis BONDIS

alexis-bondis@live.fr

0695082909